

Pourquoi Pas?

P 1178 C

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Paul-Emile JANSON

Ministre de la défense nationale

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS (SOCIÉTÉ ANONYME)

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

AU
FILET
de **SOLE**

TOUT PREMIER
ORDRE

Sa cuisine
française

Ses spécialités

Ses vins réputés



SALONS

Ascenseur

Paul
Bouillard
propriétaire

Téléph. 6812

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :
Belgique fr. 25.00
Etranger 30.00

PAUL-EMILE JANSON

Il fut Warwick, le Warwick de la Belgique d'après-guerre, le Warwick du ministère de Lophem. Mais notre Warwick, dit-on, dédaigna d'être roi. Le voilà pourtant ministre à son tour. C'est un accident qui, depuis quelque temps, arrive à pas mal d'amis de Pourquoi Pas ? et notre métier deviendrait singulièrement difficile si, par définition, nos amis n'étaient pas toujours des gens d'esprit capables de comprendre la critique et la plaisanterie.

Le voilà ministre ! A-t-il désiré l'être, ou s'est-il résigné à l'être ? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais. Le sait-il bien lui-même ? La moindre certitude que nous ayons, dit le philosophe, c'est celle de nos désirs... A Lophem, où, en novembre 1918, ayant traversé les troupes allemandes débâdées, il arriva en auto, porteur des conseils du Soviet du barreau de Bruxelles qui, d'accord avec la Société Générale, autre pilier du régime, voulut éviter au Roi la gaffe de rentrer à Bruxelles avec le gouvernement de Sainte-Adresse, il n'aurait tenu qu'à lui de saisir n'importe quel portefeuille. Les guillotinés par persuasion sentaient si bien eux-mêmes la nécessité de mettre immédiatement aux affaires des hommes nouveaux, qu'ils étaient prêts à tout, et Paul-Emile Janson semblait d'autant plus indiqué pour ce rôle que c'était un homme nouveau déjà un peu ancien. Son nom illustre dans l'histoire politique belge, sa situation au barreau et à la Chambre, le rôle qu'il avait joué pendant l'occupation, tout le désignait pour faire partie d'un cabinet dont il était en somme l'inventeur. Modestie, dévouement au bien public ou déférence pour le vieux chef libéral qui devint ministre de la guerre, il préféra s'effacer devant M. Masson, se contentant d'étendre sur le ministère l'occulte protection de son optimisme communicatif. La légende — est-ce une légende ? — veut que ce soit lui qui ait été dénicher M. Delacroix dans l'étude somptueuse où le grand avocat continuait paisiblement à chauffer les pantoufles juridiques de feu Beernaert.

Le fait est que, dans les premiers temps du ministère d'union sacrée, quand, dans un salon ou un cercle quelconque, on entendait quelqu'un douter du génie de notre premier, on voyait tout à coup surgir Janson, qui, de sa belle voix grave, de sa voix chaude d'avocat d'assises entamait l'éloge à la fois discret et dithyrambique du chef de cabinet : « Je vous assure, c'est l'homme qu'il nous faut : catholique, mais nullement sectaire ; patriote, mais avec sagesse. Très au courant des affaires d'ailleurs et l'ami des rares personnalités belges capables de se tenir au-dessus des partis, de nous représenter dignement devant l'étranger. Vous verrez, vous verrez... »

On a vu. Il y a un an et demi déjà que Warwick-Janson tenait ces propos encourageants, et le ministère Delacroix, replâtré après les élections, tient toujours. Il ne nous a pas donné le traité holando-belge que nous espérions, il ne nous a pas encore donné l'alliance française sur laquelle nous comptions, il ne nous a pas donné la paix linguistique sans laquelle la situation de ce pays sera toujours un peu précaire. Mais il ne faut pas oublier que, quand il s'est constitué, on craignait la famine et la révolution : nous n'avons eu ni la révolution ni la famine. Le pays se reconstitue plus vite que ses voisins ; nos usines travaillent ; nos chemins de fer roulent ; il serait tout de même injuste de ne pas reconnaître que le ministère Delacroix y est pour quelque chose. L'optimisme de Janson n'était pas tout à fait injustifié.

Seulement ! Voilà, on commence à trouver dans le pays que, en ce temps-ci, il ne suffit pas à un ministère d'éviter les catastrophes, et l'on voit beaucoup plus clairement ce que celui-ci ne nous a pas donné que ce qu'il a réalisé.

Or, c'est à ce moment que Janson y fait son entrée, plutôt par dévouement que par ambition. Dans tous les cas, ce n'est pas une situation de tout repos que celle qu'il vient de prendre...

???

C'est un des ministères les plus difficiles que celui dont il a pris la charge : la guerre ! Ministère technique entre tous, ministère pour lequel rien ne semble l'avoir spécialement préparé. Ministère politique aussi, car il s'agit d'imposer les nécessités de la défense nationale et les obligations internationales aux bonnes gens, de plus en plus nombreux, hélas ! pour qui la guerre n'a été qu'une parenthèse et qui voudraient réduire notre armée à une sorte de contrefaçon de la garde civique ; il s'agit de contenter les combattants à qui l'on a tout promis, sans mettre les finances au pillage ; il s'agit enfin de mettre un terme au mécontentement qui règne dans le corps des officiers et de refaire le magnifique instrument de défense nationale que nous avions en 1918 et que toute une série de mesures, plus politiques que militaires, ont plus ou moins détraqué ; il s'agit enfin — et ce n'est pas la tâche la moins ardue — de départager les coteries militaires qui se combattent sourdement, tout comme en 1914.

???

En vérité, il n'y a que traquenards, pièges et chausse-trapes sur le chemin qui se déroule devant les pas de ce ministre : on pourrait le dénommer ministre de la défense privée aussi bien que ministre de la défense nationale.

Question du logement des troupes : comment loger le soldat dans les conditions de confort qu'il est en droit d'exiger ? Construire des casernes ? Mais, en offrant de payer les matériaux et les maçons quatre fois ce qu'on les payait avant la guerre, on ne trouve ni maçons ni matériaux ! Entasser les troupes dans les camps ? Mais les officiers ne veulent rien savoir : trois mois de camp, oui ; douze mois, non ! Ils ont une femme qui veut vivre autrement qu'en recluse, des enfants qu'il faut envoyer à l'école...

Question de la nourriture : il faudrait un demi-milliard par an pour améliorer l'ordinaire de la troupe... et cependant il faut qu'on l'améliore. Que celui qui veut faire cadeau au ministre du demi-milliard lève la main !...

Question du recrutement du cadre des sous-officiers, armature nécessaire de toute armée organisée ? Mais ils se défilent, les sous-officiers ! Ils ne veulent rester à leur poste qu'à la condition qu'on les paie, et ils ont, fichtre, bien raison ! Les payer, certes ; mais avec quoi ? Le geste du ministre de la guerre expire au seuil du ministère des finances ; on ne dégraisse pas l'homme-squelette.

Question des décorations militaires : mais le magasin aux décorations, c'est le magasin où les porcelaines encombrant les étagères, depuis le plancher jusqu'au plafond, en sorte qu'on ne peut se remuer sans faire de la casse, sans froisser M. le sénateur, sans meurtrir M. le député, sans blesser le commis-

saire d'arrondissement, l'oncle, l'ami et... l'ennemi !

Apparaît alors la question vraiment insoluble, celle de la dotation aux soldats démobilisés de la grande guerre. Elle est devenue insoluble parce que la surenchère s'en est mêlée. Elle ne se pose d'ailleurs qu'en Belgique : les autres belligérants l'ont délibérément écartée.

Tout d'abord, il faut convenir, en principe, que le gouvernement ne peut accorder d'allocations qu'aux combattants qui ont subi un dommage matériel spécial du fait de la guerre : sinon, on ravale le soldat héroïque au rang du mercenaire. Mais comment définir ce dommage matériel spécial ? A partir de quand et jusqu'où doit-il être pris en considération ? L'étudiant qui a subi quatre ans de retard dans ses études, c'est-à-dire sans la possibilité de gagner sa vie, peut-il être assimilé au prolétaire qui, rentré chez lui, a trouvé son foyer détruit ou dévasté, sa famille amaigrie et sans ressources ?

Deux moyens se présentent :

Ou bien attribuer une dotation égale à tous les combattants, ce qui est injuste, puisque tous n'ont pas également été dommagés, ce qui est irréalisable, parce que quoi qu'il fasse, le Grand Argentier national ne parviendra jamais à faire les milliards indispensables ;

Ou bien, instituer d'innombrables commissions qui étudieront les cas d'espèce et attribueront des sommes d'import différent, proportionnelles aux dommages subis : c'est-à-dire ouvrir la lice à des compétitions sans fin, instituer l'arbitraire, donner une prime au favoritisme, accorder force de loi à l'intrigue ; c'est immobiliser des milliers de Belges pour juger des milliers d'autres Belges — à supposer que les juges consentent à accepter le rôle qu'on leur destine ; c'est enfin se heurter au même irréductible non possumus du Grand Argentier, déjà nommé.

Alors ?

Alors, on ne sait pas.

Insoluble !

La question n'est qu'une arme sûre entre les mains du dernier politicien de village qui voudra faire tomber les ministères.

Jeu décevant, dont le pays pourrait se passer sans inconvénient.

Car, quand le tombeur aura pris la place du tombé, la tombe attendra le tombeur.

Conviendra-t-on maintenant qu'il faut avoir une forte dose d'optimisme et du dévouement civique à revendre pour accepter d'être ministre de la défense nationale, en l'an de disgrâce 1920 !

???

Paul-Emile Janson est-il de taille à réussir dans une telle tâche ?

Il a de grandes, de précieuses qualités.
Faut-il parler de son éloquence ?

En 1912, comme nous tracions un croquis de l'avocat et du candidat, nous écrivions :

« En ce moment, maître dans l'art d'enflammer les foules, il allume dans les meetings du pays entier des brûlots d'éloquence ; non seulement à Bruxelles, mais aussi en province, il parle, il gesticule, il adjure. La voix ne semble jamais être lasse ; il travaille pour lui-même moins que pour les autres, et, comme s'il voulait montrer que son enthousiasme n'est point commandé par des souvenirs paternels, il l'agrémente d'aperçus originaux ; il peut même, de temps en temps, s'abandonner aux rêveries économiques dont le Journal des Tribunaux nous a donné l'habitude. Radical, certes, et fidèle à toutes les idées du libéralisme radical, il les arrange et les rend plus subtiles, les rapproche, s'il le faut, du socialisme rédempteur, sans renoncer pour cela à des convictions si fermes qu'il ne peut pas imaginer qu'on en ait d'autres. Il les décore d'un peu d'indulgence et de cette large camaraderie du barreau qui s'étend à tous les adversaires. »

Il est toujours un maître dans l'art d'enflammer les foules. En 1919, invité par L'Effort de la France et de ses alliés à donner à la Sorbonne une conférence sur l'occupation allemande en Belgique, il produisit une impression profonde. Quant à ses idées, elles se sont encore élargies. Personne, ni à droite ni à gauche, n'est plus tolérant, plus union sacrée, plus national. De plus, il a pour lui la vivacité d'une intelligence encyclopédique et merveilleusement ouverte à l'action comme à la spéculation et d'une clarté toute française, une générosité naturelle qui commande la sympathie, le don de plaire et d'inspirer la confiance, une facilité d'accueil qui tranche singulièrement sur le ton un peu rogue, un peu guindé de notre vieille bourgeoisie libérale. Il est aimé, il est respecté au parlement comme au palais de justice ; il sera sans doute aimé et respecté de même dans l'armée, mais...

???

Mais, quoi ?

Quel pourrait être le don funeste qu'une mauvaise fée aurait pu surnoisement déposer dans le berceau de cet homme destiné à être heureux ?

Eh bien, ce pourrait être précisément l'excès de ces heureuses qualités. En temps normal, rien n'est plus précieux dans le monde politique moderne que ce don de plaire, cette indulgence, cette facilité de mœurs, ce large optimisme communicatif qui aide à arranger les choses, à concilier les contraires. Seulement, nous ne sommes pas en temps normal. Le monde politique est envahi par une bande de jeunes lascars aux dents longues que l'on ne prend plus avec de l'amabilité et de belles paroles. A vouloir

arranger les choses avec des Camille Huysmans ou des olibrius comme ceux du front-partij, ou avec de faux bonshommes comme les Helleputte ou les Van Cauwelaert, on risque de perdre son habileté et son éloquence.

On commence à s'apercevoir un peu partout dans le monde que, quand on veut continuer à croire que tout s'arrange, il faut se résigner à ce que tout s'arrange mal. Tôt ou tard, il faudra bien que notre gouvernement ait une opinion sur notre orientation internationale, sur l'université de Gand, sur la lutte contre l'activisme, et, ce jour-là, la prépondérance appartiendra aux gens de mauvais caractère qui sauront vouloir étroitement et obstinément.

Janson est assez intelligent pour le comprendre et assez souple pour devenir extrêmement ferme quand les circonstances l'exigeront.

Nous verrons, ce jour-là, soyez-en assurés, apparaître un autre Janson.

Quand on demande à ceux qui croient le bien connaître : « Est-il le commingman que la Belgique attend ? », ceux-là répondent : « Oui ! »

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

A. DEHEUVEL 42, rue de la Régence
— BRUXELLES —
TABLEAUX - MEUBLES - SIÈGES - OBJETS ANCIENS
VENTE - ACHAT - EXPERTISES - RESTAURATIONS

Je parlerai demain!...

SONNET RICOLLEAUX

Mon cœur a son secret, mon âme a son mystère,
Un « j'accuse ! » formel, depuis trois mois conçu ;
Je pourrais m'expliquer, pourtant je veux me taire :
Celui que j'ai visé n'en a jamais rien su.

Mon soupçon près de lui circule inaperçu,
Toujours insaisissable et toujours solitaire ;
Je ferai jusqu'au bout mon temps parlementaire
Et, s'il me plaît ainsi, chacun sera déçu.

Comme le Créateur m'a fait sensible et tendre,
En silence je souffre et passe sans entendre
Le murmure de blâme élevé sous mes pas...

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Je choisirai tout seul mon heure éventuelle :
Avant qu'il soit demain je ne parlerai pas !

LA DIRECTION DU
CARLTON RESTAURANT
Porte de Namur

a l'honneur et le plaisir d'informer son élégante clientèle de ce que, suivant la tradition, l'établissement reste de nouveau et définitivement
— ouvert après 2 heures du matin. —

Tout 1^{er} ordre.

— :

COTILLONS

La danse à l'abbaye d'Averbode

Les danses modernes exercent, à Averbode, des ravages dont on se ferait difficilement idée, si on ne lisait l'organe des RR. PP. : *La Semaine d'Averbode* (Dieu, Famille, Patrie). Le numéro du 30 mai de cet organe contient un article qui montre la situation sous un jour tellement critique que nous nous demandons s'il n'est pas de notre devoir d'attirer sur la danse à Averbode la plus sérieuse attention de Mgr le cardinal archevêque.

Les RR. PP. qui ont publié cet article dans leur journal s'expriment avec une précision et une abondance qui sont évidemment la suite de longues observations, d'investigations personnelles. Or, tout le monde se refusera à croire que ces bons pères sont venus s'instruire et se documenter au *Savoy* ou au *Dancing* de l'Alhambra ; on est donc amené à conclure que c'est à Averbode même que la danse moderne a été étudiée de visu, de auditu et de tactu par les rédacteurs de *La Semaine*.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler qu'à leurs yeux la danse moderne « met en danger sérieux la pureté et l'innocence ». Ils savent bien qu'il y a « le précédent de la fille de Jephté venant à la rencontre de son père victorieux en dansant aux sons des tambourins et des cithares », et celui de David dansant devant l'arche, mais, observent-ils, « nos danseurs et danseuses modernes ne sont pas animés des mêmes sentiments que ces saints personnages et ne dansent pas comme eux ».

Cette remarque est judicieuse et d'une vérité incontestable.

La Semaine d'Averbode fait, d'après le docteur Levrat — sans doute un spécialiste des maladies dansantes, attaché à l'établissement —, un tableau saisissant des périls que fait courir la danse aux fidèles des deux sexes :

Tourner inlassablement, durant des heures, dans une atmosphère surchauffée, dans la poussière soulevée, au moment du repos nocturne, voilà le résultat peu hygiénique de la danse. Sans compter l'excitation des lumières, des fleurs, des parfums, du champagne et des corsages plus qu'échancrés (gazez, gazez, mon Père... N.D.L.R.). Ajoutez-y la grisaille que verse dans l'âme la sensation trop proche d'un corps féminin, un sourire de jeune fille, une voix musicale, une pose langoureuse ou abandonnée dans les bras d'un ou d'une inconnue (oh ! mon révérend ! N. D. L. R.) et convenons qu'il y a là un danger moral pour ceux qui, demain, reprendront leur existence solitaire ! Les images de ces heures de délices (grand gamin, va ! N. D. L. R.) flotteront dans la pensée ; elles y reviendront en long cortège, de plus en plus pressantes, pour aboutir à je ne sais quelles capitulations lamentables de l'âme et du corps.

Et le garde champêtre d'Averbode tolère ça !

Les observations faites à d'Averbode donnent, d'autre part, une idée stupéfiante des lendemains de bal dans ce coin de Campine :

Au lendemain d'une nuit de sauteries et de danses, regardez ces visages chiffonnés, fanés comme la fleur qu'ils portaient à la boutonnière ou dans les cheveux et qui, elle aussi, n'a pu résister plus longtemps à cette atmosphère viciée. Regardez ces yeux fatigués et atones, ces joues pâles qui se coloreront à peine encore, dans un moment de frivolité.

C'est ce que nous appelons à Bruxelles la chose de bois (*bucca lignea*, de Linnée ; en espagnol, *guculas y palissandos*) ; on n'en meurt pas, mon Père : ne vous en faites pas.

Mais nous vous continuons la parole :

Leur imagination vagabonde revient, sans se lasser jamais,

à ce qu'ils ont vu, entendu ou dit la veille, l'avant-veille ; les images malsaines aux fantastiques proportions (voyons, voyons !... N. D. L. R.) s'imprimeront si profondément dans leur mémoire, qu'ils ne verront plus passer devant leurs yeux que des scènes lubriques, au point que des jours, des semaines même, ne parviendront plus à les altérer.

Eh bien ! mon colon...

Je veux vous citer un extrait d'une lettre d'ouvrier qui, en vrai chrétien, donne son jugement sur la danse : « J'affirme, » écrit-il, que notre danse moderne est indécente et une occasion prochaine de péché. Elle entraîne aux tentations les plus dangereuses contre la vertu de pureté. La rapidité vertigineuse de nos valses modernes, si différentes des chastes danses d'autrefois, met le sang en ébullition et produit une excitation qui ouvre la porte à des mouvements sensuels coupables, augmentés encore par les boissons spiritueuses qu'il est d'usage de prendre au bal. »

Entends-tu, mignonne ?

« Il y a un rapprochement des deux sexes si intime et si contraire aux règles les plus élémentaires de la bienséance, » que les joues se touchent, les haleines se confondent. »

« Rastreins ! rastreins ! » dirait le Liégeois...

« En outre, il se trouve dans la salle de danse des séducteurs et des séductrices pour tendre des pièges à la jeunesse innocente, mais inexpérimentée. La jeune personne qui a dansé une première fois est impatiente de goûter itérativement le même plaisir. »

Goûter itérativement ! Voilà pourtant où l'on en est, à Averbode !

« Son imagination, des journées, des semaines entières, est remplie des souvenirs de la nuit passée au bal. D'où vient que la danse a tant de charmes ? A considérer les choses à la lumière de la vérité, on verra qu'il n'y a pas d'autre cause à cela que le rapprochement familial, d'ailleurs illégitime, des deux sexes. Si des personnes du même sexe devaient ainsi danser entre elles, elles en seraient bientôt ennuyées ! »

Il y a du vrai dans ce que vous dites-là, mon Père : il apparaît, en effet, à tout bon esprit — et il apparaît à la dernière évidence — qu'un fox-trott dansé par le supérieur de l'abbaye avec le frère portier ou une valse chaloupée, suée par le frère novice Polyeucte avec le vénérable doyen Barthélemy, présenterait un caractère beaucoup moins rigolo que celui qui est offert par ce que vous appelez pittoresquement le rapprochement familial et d'ailleurs illégitime des deux sexes. L'esthétique également y perdrait.

L'ohé ! ohé ! d'une chorégraphie s'accommode mal de l'homosexualité.

« J'ai beaucoup aimé mon père, disait avec une grande dignité, au juge d'instruction, le jeune fétard poursuivi dans l'affaire Carpette, mais je ne lui ai jamais couvert la nuque de baisers. »

Cette forte parole fit une impression considérable sur le juge ; l'impression que produira sur l'opinion publique la subtile remarque des RR. PP., cousine de celle du jeune fétard, ne sera pas moindre.

Il nous reste à regretter, en terminant, que l'article campinois de *La Semaine d'Averbode* (Dieu, Famille, Patrie) ne puisse nous être lu avec l'accent de Mgr Keesen — et à souhaiter aux rédacteurs qu'Averbode soit bientôt débarrassé du démon du tango et de la concupiscence.

→ TAVERNE ROYALE, BRUXELLES. ←
TELEPHONE 7890
THÉ — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE
:—: PORTO — CHAMPAGNES, etc. :—:

Les Miettes



de la Semaine

Union sacrée

Asmodée, qui soulevait les toits de la ville pour y contempler les épisodes intimes de la comédie humaine, Asmodée pensa-t-il jamais à moderniser sa curiosité ? La comédie humaine n'est plus sédentaire ; tant de moyens de transport la déplacent et la rendent plus variée, plus trépidante, plus colorée ! Asmodée pensa-t-il jamais à soulever le toit d'un wagon-lit ? L'eût-il fait il y a quelque temps, quelques jours avant l'inauguration de l'exposition de Venise et avant la canonisation de Jeanne d'Arc, il eût vu gentiment superposés dans un compartiment-lit de l'express Bruxelles-Bâle-Milan, et se rendant à ces diverses solennités, deux grands personnages : Son Eminence M. le cardinal Mercier et Son Excellence M. Jules Destrée, ministre des beaux-arts, tous deux dormant dans la même boîte du sommeil de l'innocence.

Emu par un si beau spectacle, Asmodée se serait retiré — ayant laissé retomber le couvercle — à coups d'aile silencieux.

Mais, au fait, ne serait-ce pas Asmodée, ce voyeur, qui aurait chipé le portefeuille du ministre ?



La redoutable vérité

La vérité est toute nue et elle n'est même pas belle ; mais, enfin, elle est telle qu'elle est. Cependant, les plus austères moralistes reconnaissent qu'il y a deux vérités (au temps de l'affaire Dreyfus, il y avait deux justices), dont l'une est dite : vérité historique ; celle-ci a droit à un petit costume et même à un faux nez.

L'aventure d'un président de République appartient à l'histoire et, par conséquent, relève de la vérité historique. C'est celle-ci qui veut que M. Deschanel, chu de son wagon sur la voie, portait un pyjama ; on précise même : on dit un pyjama de soie gris. La vérité vraie, elle, dit que le président était simplement en chemise de nuit, une chemise bien française et loyalement bourgeoise, et qu'il ne porte pas ce vêtement au nom exotique qui nous vint des Indes par l'entremise d'Albion. La postérité choisira entre le pyjama et... la bannière.

Peu importe ; ce qui ressort de tout ceci, c'est qu'il se trouva à Montargis, à Montbrison ou à Paris un homme qui professait cette opinion romanesque que la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Il connaissait l'opinion publique et ses commentaires malicieux, il les redoutait. Un président de république est exceptionnellement menacé de lardons et de brocards. Montmartre, butte sacrée, bien qu'un peu désaffectée, tient l'Élysée et son hôte à l'œil. Hélas ! il faut bien dire que, dans toutes les boîtes, on chaussonne ferme le président, son pyjama, sa garde-barrière et ses pieds propres. C'est très dangereux pour le septennat qui commence, si dangereux que, dans un journal où M. R. Poincaré a accès, il fut susurré, à l'adresse de M. Deschanel, un bon conseil de définitif repos.

Tout cela parce que l'homme de Paris, de Montargis ou de Montbrison, qui avait eu l'idée de muer la vérité vraie

en vérité historique, de changer la bannière en pyjama et de draper décemment les faits, s'arrêta en si bon chemin. Pour éviter le comique, il fallait du tragique. Il fallait émouvoir ce peuple de Paris, si naïf au fond, afin qu'il ne rit pas. Il fallait laisser croire, un temps au moins, que M. Deschanel était dangereusement blessé.

Que faisait donc M. Maurice Wilmette, de qui, à propos d'une conférence qu'il a faite à Lille, nous avons lu dans un journal de cette ville qu'il était le secrétaire de M. Deschanel ?



Au Palais d'Egmont

Sont cités à l'ordre du jour de la fête des 29 et 30 mai (marches et fanfares militaires) :

M^{me} Paul Vandervelde. — Une main de fer dans un gant de velours rose. Talent d'organisation et de direction de tout premier ordre. Science très sûre du « rendement » des unités. Ayant eu l'idée première de cette offensive musicale, a su, avec une autorité toujours souriante, choisir ses lieutenants et s'assurer de leur complet dévouement.

Toujours au feu, a entraîné ses troupes par son enthousiasme et sa vaillance et les a conduites à la victoire sans un instant de défaillance, ni de lassitude.

Devise : Repos ailleurs.

Lieutenant Arthur Prévost. — Admirable conducteur d'hommes, sens très fin de la discipline et de la mesure, travailleur acharné, marche de victoire en victoire.

Devise : Toujours prêt.

M^{mes} Cheval-Madoux, Pierre Damiens, Georges De Boeck, André Frédéric, M^{lle} Spaak, etc. — Merveilleux agents de liaison, ont préparé les cantonnements et assuré le ravitaillement à la satisfaction de tous.

Devise : Pour la patrie !

Orpheus. — Soldat de carrière, n'a pas hésité à reprendre du service, a puissamment contribué à la victoire en assurant le service des projecteurs électriques.

Devise : Help your self.

Les savons Bertin sont parfaits

Le Christ et l'agneau

On se souvient de l'étrange, puissant et violent tableau de Henri de Groux, *Le Christ aux outrages*, qui, il y a vingt-cinq ans, amena Paris. Puvion de Chavannes proclama la beauté impétueuse de l'œuvre, et ce suffrage du maître des fresques harmonieuses, sereines et tempérées, fut le signal du triomphe pour le maître belge. Depuis, ce tableau connut bien des aventures ; il frappa successivement de stupeur Londres, Bruxelles et bien d'autres villes ; seulement, on peut dire que ce n'est pas un tableau d'amateur. Ce n'est même pas un tableau de musée. C'est un tableau d'église, d'une piété violente et passionnée, parent des tableaux des primitifs qu'on ne voit pas sans quelque gêne dans nos galeries profanes.

Ainsi sans doute a pensé un ministre, et il est question de mettre à Sainte-Gudule, c'est-à-dire à sa vraie place, le *Christ aux outrages* de Henri de Groux.

Vers la même époque, le polyptyque des Van Eyck serait reconstitué à Saint-Bavon, à Gand, car les précieux panneaux que nous restitue le traité de Versailles seront revenus de Berlin, et Adam et Eve de Bruxelles auront quitté le musée où ils n'avaient trouvé qu'un asile de fortune.

Belle occasion pour une solennité d'art à Gand, prélude des pèlerinages qu'on y fera de toutes parts vers le radieux Agneau mystique !

Il est vrai que ces brutes de Boches ont scié dans l'épaisseur les panneaux qu'ils détenaient et les ont fâcheusement ripolinisés : une pieuse réparation s'impose.

Il est vrai aussi qu'on dit que certains bedeaux de Saint-Bavon protestent à l'idée de voir en leur église la figuration d'un homme et d'une femme nus. C'est la pudeur de Joseph II et de précédents bedeaux qui causa la dispersion de la merveille. Espérons qu'on n'écouterait pas ceux-ci et qu'on les corrigera éventuellement sur la place publique.

The Berlitz Schools of Languages

(soc. française), seule école à Bruxelles. Enseignement des langues vivantes, 56, rue de l'Ecuyer.

Ind Coope & Co.

Stout et Pala Ale, les meilleurs.

La question du Luxembourg

Elle a l'air de s'arranger au mieux. Les fonctionnaires français et belges qui ont été chargés de négocier la convention des chemins de fer se sont mis d'accord. Les Français avaient d'ailleurs reçu de leur gouvernement des instructions formelles leur enjoignant de se montrer aussi couplants, aussi aimables, aussi conciliants que possible. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

Oui, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes... s'il n'y avait pas les Luxembourgeois. Malheureusement les Luxembourgeois sont loin d'être enchantés de la combinaison qui leur est offerte. On sait que l'accord franco-belge sur les chemins de fer consiste à partager en deux le contrôle du réseau luxembourgeois. « Mais ce régime nous est tout à fait défavorable ! s'écrient les gens du grand-duché. Nous ne voulons pas du tout qu'on scinde notre réseau ; d'ailleurs notre parlement a voté la nationalisation des chemins de fer. Que faites-vous de nos droits souverains que vous avez reconnus les uns et les autres, Belges et Français ? »

C'est ce que M. Reuter est venu dire, à Paris, à M. Millerand. Il paraît que M. Millerand n'a pas pu tout à fait lui donner tort. Il ne lui a pas donné raison non plus, car il tient essentiellement à ne pas mécontenter les Belges et à arriver, sur ce point comme sur tous les autres, à un accord avec la Belgique. Il a probablement répondu assez évasivement, car M. Reuter est rentré à Luxembourg fort embarrassé de ce qu'il allait communiquer à son parlement.

Au fond, tout ce qui a toujours empoisonné cette question du Luxembourg, c'est que nous nous sommes leurrés sur les sentiments des Luxembourgeois. Ceux-ci, en dehors de deux minorités, l'une ardemment francophile, l'autre ardemment belgophile, sont des rureaux madrés qui cherchent leurs intérêts. Habités au système allemand,

au *dumping*, à la protection très efficace du *Zollverein*, ils ont de plus en plus peur du libre-échange belge. « On nous conseille de nous entendre avec la Belgique, disent-ils, mais qu'est-ce que la Belgique pourra nous offrir ? le protectionnisme français ferait beaucoup mieux notre affaire ! » Et voilà pourquoi M. Reuter est obligé de jouer un double jeu, qui n'est ni très commode, ni très honorable. La Belgique et la France sont maintenant d'accord ; mais il est très possible que lorsqu'on en viendra à l'entente économique elle-même, les Luxembourgeois parviennent encore à brouiller les cartes, sans compter qu'il y a à Luxembourg des gens qui disent : « Si l'on nous englobe de force dans le système belge, nous nous joindrons aux extrémistes wallons pour faire du séparatisme. » Notre gouvernement n'est décidément pas au bout de ses embarras.

Librairie Belge

A paraître prochainement

DE L'INFLUENCE DU SOURIRE DE M. WAUWERMANS
SUR LA CONFECTION DES LOIS
par M. le comte Goblet d'Alviella.

MOI ET LE MASQUE DE FER
OU LES CHEVALIERS DU SILENCE
monographie par le sénateur Colleaux.

LES SALTIMBANQUES

Comment s'est constitué le Front-Party. — Son avenir sur terre et sur mer. — Son évolution dans le temps et dans l'espace

Etude documentée par M. Borginon.
Préface de M. Kamiel Huysmans.

LA SACRIFIÉE

romance politique sur la situation de la Belgique dans le concert des Alliés, par
M. Paul Hymans.

Le piano d'accompagnement sera tenu par M. Seghers.
Les soli seront chantés par M. H. Carton de Wiart.

Les issues vers la mer du Nord seront fermées pendant l'exécution des morceaux.

Scène vécue

Laeken, Garden-party, 15 mai 1920, 4 heures.

Une cour du château (aile droite), où sont rangées vingt automobiles.

Du passage voûté qui mène à l'entrée principale, un laquais appelle une des autos :

« Le ministre de la justice ! »

Un chauffeur, qui se croit encore à Sainte-Adresse, veut l'aider et clame vers ses confrères : « M. Carton de Wiart ! »

Autre chauffeur, mieux averti des fantaisies de l'union sacrée :

« Non, pas celui-là ! L'autre : le socialiste ! »

Chœur des chauffeurs et des valets, s'adressant au chauffeur de S. Exc. M. Vandervelde :

« Allons, avance, toi, socialiste ! Avance, bolcheviste ! »

Et la superbe Rollsroyce démarre doucement sous les lazzi du bon peuple.

Le congrès latin

Le projet de congrès latin et d'une semaine latine à Liège est entrée dans la voie de l'exécution. Il nous revient de Roumanie qu'on y répond déjà avec entrain, et ceux de nos amis qui reviennent d'Italie ont bien le sentiment qu'entre la France et l'Italie, la Belgique — la Belgique seule — peut jouer le plus noble des rôles.

A Liège, le projet s'amplifie normalement; on a de suite eu l'impression qu'un congrès, qui réunirait d'ailleurs les hommes de premier plan: savants, artistes, industriels, politiques, ne serait pas suffisant. Il y faut joindre l'acclamation de la foule, il y faut des fêtes qui provoquent l'enthousiasme.

Ayant assisté à une réunion du comité provisoire, M. Van Hoegaerden écouta les motifs, les objections et conclut: « En voilà assez. Disons que le congrès et des fêtes auront lieu. Pour ma part, je le dis, cela aura lieu. »

C'est d'une parole et d'une volonté semblables que sortit la triomphale exposition de 1905.

???

Charmeuse, taffetas, soieries en vogue. Choix complet. Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean, Bruxelles.

Trop tôt le Tannhäuser!

Un de nos bons confrères, qui nous a habitués à plus d'opportunité et de bon sens, défend avec ardeur l'idée qu'a eue *L'Echo du Peuple* d'organiser, le 6 juin, au théâtre de la Monnaie, un concert où seraient exécutés des fragments du *Tannhäuser*.

Evidemment, un jour viendra où l'on pourra applaudir du Wagner en public sans attrister ou mettre en colère les gens qui ont le courage de la haine et se proclamant fiers d'entretenir leur rancune (il y en a encore...); mais ce jour-là n'est pas arrivé et rien n'impose d'en hâter la venue.

Les opinions et les sentiments froissés par le projet de *L'Echo du Peuple* sont trop nombreux et trop légitimes pour que l'impatience qu'ont certains amateurs de fêter le « retour de Wagner » ne doive se modérer.

Et puis, nous nous rappelons trop les années d'avant-guerre où un savant bourrage de tympans avait fait un snobisme de l'admiration béate de Wagner et où il n'était pas permis de discuter *Tristan* sans être traité de créature inférieure: quelque pudeur s'offense en nous à ce souvenir...

On vit parfaitement sans *Tannhäuser*.

Il y a, dira-t-on, le point de vue éducatif; mais, si l'on veut contribuer à l'éducation d'un public populaire en l'initiant à la musique allemande moderne, ce n'est pas à *Tannhäuser* qu'il faut recourir.

C'est ce qu'a compris l'orchestre de la Monnaie, en refusant purement et fermement de s'associer aux organisateurs.

Il ne sera pas isolé dans cette manière de penser, de se souvenir et d'agir.

P. S. — Nous avons reçu, au sujet de cette affaire, une lettre — naturellement anonyme — où l'on nous appelle: superpatriotes bavants d'hystérie, journalistes basement, boueusement haineux, piteusement mesquins par leurs récriminations « belges », infectés par le malfaisant microbe du patriotisme poussé jusqu'au sadisme contre l'art (oui, monsieur, madame et les enfants); critiques se pâmant aux cocottomanigances d'un Massenot, aux gigolovoyoucrasseries d'un Puccini, aux mimipinsonnades d'un Charpentier; imbéciles et lâches, prenant leur mot d'ordre chez

l'affreux gâcheux qui dirige *La Gazette*; bas écrivains, empoisonneurs du goût public, vaudevillistes ratés, etc.

Nous en avons été impressionnés au point que nous nous demandons si nous n'allons pas changer d'idées.

2^e P. S. — Nous lisons dans *Les Nouvelles*:

« M. Louis Piérard, embouchant l'une des trompettes de Lohengrin, acclame, dans *Le Peuple*, « le retour de Wagner ». Son article parut le jour même où l'on apprit que le gouvernement français a interdit au directeur de l'Opéra de reprendre, en octobre prochain, les conceptions lyriques de Wagner, dans la crainte de troubles. Ce que M. Piérard ne conçoit pas, c'est que dans la musique de Wagner apparaît l'âme allemande, brutale, impérieuse et dominante. Elle est comme un défi à nos souvenirs. Les déportés du Borinage, du Centre et du pays de Charleroi, qui ont été suppliciés par l'occupant, iront-ils applaudir *L'Echo du Peuple*? Nous en doutons... C'est le *Pourquoi Pas?* qui a raison contre Louis Piérard, un Latin cependant, dont le caractère, les écrits et l'éloquence sont en opposition constante avec la lourdeur du génie allemand. Nous n'eussions jamais cru notre confrère aussi paradoxal. »



A Dinant

Le voyageur qui passe par Dinant demeure étonné du peu d'activité apporté à la reconstruction de la malheureuse cité. On a enlevé des montagnes de décombres et construit de nombreux abris provisoires, mais c'est à peine si quelques bâtiments définitifs s'élèvent sur l'emplacement des immeubles détruits.

Aussi lisons-nous sans surprise, dans *L'Horizon de Dinant*, le projet de rapport qui sera déposé en 19... par la commission supérieure centralisatrice, des commissions, conseils et autres organismes d'études (C. S. C. C. C. O. E.) institués depuis 1915 pour la reconstruction de la ville.

Il nous prouve, ce projet de rapport, que si la ville de Dinant fut détruite, la bonne humeur dinantaise est restée intacte.

En voici des extraits:

Considérant que Dinant a souffert terriblement de la barbarie boche qui y a tué 700 habitants et détruit 1,200 immeubles;

Attendu que des commissions diverses et multiples se sont succédées pour étudier les voies et moyens propres à la reconstruction de la ville;

Attendu que cela dure depuis des années;

Considérant que si la patience des sinistrés n'a pas de bornes, leur existence en a;

Vu l'exode de la grande majorité des Dinantais et l'improductivité des propriétés foncières par suite d'impossibilité légale de reconstruction;

Vu les articles X, Y, Z des lois existantes et se basant sur les probabilités des lois à venir,

Nous décidons ce qui suit:

Le peu qui reste de Dinant sera exproprié et les bâtiments rasés;

Les démolitions seront vendues aux enchères pour aider à la reconstitution des communes voisines qui sont en voie de restauration;

Un mémorial gigantesque sera élevé sur une des places pour rappeler aux générations futures l'existence d'une ville qui n'est plus, et les travaux des multiples commissions qui ont travaillé à la faire renaître;

Sur tout le terrain disponible on sèmera du trèfle et de la

luzerne suivant les conditions d'un concours qui sera institué à cet effet ; une commission sera formée incessamment pour présenter un avant-projet ;

Le rapport des terrains emblavés servira à payer la pension des rares Dinantais survivant dans la ville, pour lesquels admission sera demandée aux hospices des cités voisines ;

La présente commission continuera son dévoué contrôle et les jetons de présence seront prélevés sur le capital provenant des démolitions ;

Une cérémonie commémorative aura lieu chaque année après la deuxième coupe de foin dans une des prairies nouvelles. La commission y assistera en corps et la plus grande publicité sera faite en Belgique et à l'étranger. On insistera pour une participation officielle des divers départements ministériels ;

Le présent rapport sera soumis à l'enquête ordinaire « de commodo et incommodo ».

Adopté en séance du... par 44 voix et une abstention.

Pour la commission supérieure centralisatrice :

Le président,

Than-Fait-Pas,

Grand'croix de l'ordre du Mérite civique.



Le cas de M. Renkin

Dans *Le Peuple*, F. (que nous supposons être Franz Fischer) dit, en un article écrit avec une lucide élégance, son opinion sur l'attitude de M. Renkin, à Marche. La con-



clusion est à citer ; elle nous paraît résumer fort bien l'impression du monde politique :

M. Renkin a, moins que jamais, renoncé à l'ambitieux projet d'être notre premier ministre à poigne. Sa péroraison, soulignant la poussée conservatrice révélée par les élections sénatoriales de Bruxelles et d'Anvers, a dévoilé son arrière-pensée. Il passait en revue ses troupes futures, rangées sous les bannières de l'Eglise, le cartel capitaliste de M. Van Hoe-gaerden et le fanion cycliste de M. Devèze.

Il a parlé trop tôt et, par conséquent, trop parlé.

Son discours de Marche ne constitue pas une déclaration gouvernementale dont l'auteur devrait apparaître responsable devant la Chambre. C'est le discours ministériel de demain ou de... jamais. Mais il reste acquis que M. Renkin s'est mis en marche pour courir sa chance ou pour quitter la rue de la Loi.

P. S. — Ces lignes étaient composées quand, mercredi, M. Renkin démissionna. Il tombe, déclare-t-il par la voix du journal ami, parce qu'il refuse de voter le projet de loi qui aurait pour objet d'avaliser le traité hollando-belge.

L'étonnement attristé du pays, témoin de toutes ces intrigues de cabinet, c'est l'entrée au ministère d'un député qui a figuré sur la liste de M. Pouillet, à Louvain.

Au Sénat, des paroles très dures ont été dites dans les couloirs :

« C'est la fin prochaine du cabinet », a dit un des « dignitaires » wallons de la Haute Assemblée....

Mais le cabinet Delacroix, c'est le ministère Trompe-la-Mort.

SOCIÉTÉ CONTRE LA CRUAUTE ENVERS LES BOCHES ET LES PRO-BOCHES

(Compassion illimitée)

fondée le 11 novembre 1918

sous la présidence d'honneur de M. E. Vandervelde, ministre de la justice, philanthrope et ministre d'Etat.

Voitures de 1^{re} classe, en train rapide, pour le retour d'Allemagne en Belgique : le dernier mot du confort moderne. — Egards assurés. — Omnibus à toutes les gares. — Oubliettes pour les dénonciations, revendications, demandes de représailles et appels à la justice communiqués par des Belges : stérilité, discrétion. — Eau bénite de cour à l'usage des Belges lésés par les Allemands pendant l'occupation. — Mise en fourrière des patriotards enragés qui aboient après les Boches. — Transfert dans des asiles médicaux des journalistes condamnés pour trahison. — Traitement spécial anti-curatif de l'aliénation mentale : musique allemande, Kultur appropriée aux besoins du malade.

Bienheureux sont les miséricordiaux, car ils obtiendront miséricorde.

On traite par correspondance.

Téléphone : 13708bis.

BAIN ROMAIN
SAVON DE TOILETTE
POUR ÉPIDERMES SENSIBLES
SAVONNERIES LEVER FRÈRES S. A. FORÉST

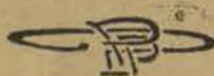
« Clamans in deserto »

La droite a joué un assez bon tour à M. Lekeu, mardi, au Sénat. Le fougueux orateur avait annoncé son intention de sortir, à propos de l'installation des nouveaux sénateurs, un discours violent, ponctué d'apostrophes, de mots-pétards et d'adjectifs à explosion qui devaient déchaîner des colères et des interruptions à droite. Alors les droitiers ont très simplement décidé d'accueillir tous les projectiles dans le plus complet silence.

Rien n'est de nature à démonter un orateur comme un auditoire qui ne réagit pas, qui ne « répond » pas. M. Lekeu, reconnaissons-le, n'en a guère paru incommodé ; son habituelle assurance ne l'a pas abandonné : c'est, aux yeux de ceux qui connaissent les traquenards de l'éloquence parlementaire, une performance véritable d'orateur.

A la même séance, gros succès pour M. Depage qui, en trois phrases, a déclaré en substance qu'il avait été au front pour faire son devoir et que c'était pour faire son devoir encore qu'il avait demandé qu'on l'envoyât au Sénat ; que, pour le surplus, il s'en fichait.

Ce fut net, énergique, bon enfant et tranquille : ce fut du Depage.



La pudeur germanique

La propagande allemande a conservé beaucoup d'influence en Suède. Aussi la presse suédoise est-elle prise d'une vertueuse indignation au sujet de l'envoi des Sénégalais à Francfort. Les « femmes suédoises » qui sont toujours un peu là quand il s'agit d'être du parti de la vertu — elles ne sont cependant pas toutes si laides que ça — ont envoyé une énergique protestation à la *Svenska Dagblad*. Le topo se termine par cette phrase :

« Toi, femme suédoise libre, ne prends aucun repos avant que l'affront fait à ta sœur germanique ne soit définitivement lavé ! »

Des soldats belges, qui se sont trouvés sur le Mein en même temps que les Sénégalais, nous assurent que ces protestations renversent singulièrement les rôles. Ce n'est pas la vertu des femmes allemandes qui fut menacée à Francfort, mais la vertu des Sénégalais. Ceux-ci faisaient à leurs compagnons d'armes blancs, la plus désastreuse concurrence auprès des aimables Francfortoises étonnamment curieuses d'exotisme.

Le *Stockholms Dagblad* publie un télégramme de Mayence d'après lequel les autorités françaises auraient ouvert deux maisons spéciales où des femmes blanches auraient été contraintes de se mettre au service des soldats noirs. Il paraît que cette précaution était bien inutile. Si les autorités françaises ont eu à sévir, c'est pour éviter à leurs soldats noirs le sort d'Hercule chez Onphale : tandis que les femmes suédoises publiaient leur protestation, on recevait à Paris d'autres protestations émanant des missions catholiques qui se plaignaient de ce que leurs catéchumènes aient été soumis à de trop rudes assauts de la part des Messalines germaniques. Il y a d'ailleurs à ce sujet un document allemand, c'est un article du *Pèlerin Chrétien*, organe pieux publié par le clergé allemand et où l'on trouve ce renseignement :

« Les troupes noires d'occupation se conduisent, en général, correctement ; si l'on a entendu des plaintes, elles sont plutôt dirigées vers cette catégorie de jeunes filles alle-

mandes sans vergogne qui ne craignent pas d'être séduites, mais qui, au contraire, cherchent à séduire les autres. »

Pour édifier les femmes suédoises, on pourrait peut-être les mettre en rapport avec les femmes sénégalaises. Elles leur donneraient de précieuses indications sur les bornes de la pudeur germanique.

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

A la tombola du livre

Le sort continue à se montrer intelligent et même malicieux vis-à-vis des gagnants de la « Tombola du Livre ».

Qu'on en juge par ce relevé fait sur la liste de la dernière tombola :

M. Jacquemotte a gagné : le *Coureur de grèves*, d'Henri Conscience ;

M. Brand-Whitlock : les *Américains chez nous* ;

M. Pathé : le *Ciné-qua-non*, de M. de Tocqueville ;

Le représentant de la compagnie « Le Film américain » : *Charlot s'amuse* ;

M. le député Piérard : l'*Histoire de Touche-à-tout*.

M. le correcteur des discours du Sénat : *Les fautes de l'abbé Keesen*, d'E. Zola ;

M. Van Dievoet : 2 et 2 font 5, d'Alph. Allais ;

Le général Leman : *Le Laurier*, d'Albert Giraud ;

M. Woeste : *Vert-vert*, de l'abbé Gresset ;

M. le baron Descans-David : *Manuel du parfait président* (encyclopédie Roret) ;

M. Delacroix : *Vade mecum de l'Équilibriste politique* (collection Blondin) ;

M. Van Remoortel : *Charlot dans les tranchées* ;

M. Villemetz : *Phiphigénie*, tragédie de Racine.



La mort du héros

On a entendu parler jusqu'ici de ce drame de l'air et du Sahara. Un avion, emportant du Hoggar au Niger deux aviateurs et le général Laperrine, fut dérivé à quelques centaines de kilomètres et eut une panne. L'atterrissage fut dur ; l'avion se brisa, les trois voyageurs furent blessés. Perdus loin de toute route possible, ne laissant après eux aucune piste par où on pourrait les rejoindre et n'ayant de vivres et d'eau que pour quelques jours, ils n'avaient aucune chance d'être secourus, ou une chance si minime....

On ne pouvait pourtant y renoncer : c'est ce que pensa le général qui, blessé, souffrant cruellement, regarda la situation en face et la résuma ainsi à ses deux jeunes compagnons : un adjudant-pilote et un mécano, simple soldat : « Mes enfants, il n'y a pas assez de vivres ni d'eau pour nous trois. Je suis vieux, j'ai fini ma tâche. Vous êtes jeunes, vous avez la vôtre à faire : vivez ! Je ne mangerai rien, je ne boirai pas une goutte d'eau. » Ayant dit, le général se coucha enveloppé dans son manteau. Rien ne put le faire revenir sur sa décision. Il tint tout gémissement. Son agonie dura quatre jours et quatre nuits...

Ses compagnons furent retrouvés vivants par miracle, un mois après. C'est leur rapport, qui vient de parvenir à Paris et qu'un des nôtres a connu, qui contient ces choses.

L'élève riche

Celle-ci n'est point inventée à plaisir ; elle est rigoureusement authentique ; nous pourrions citer les noms et domicile des clients. Contentons-nous de dire que la chose se passe dans un gros bourg du Condroz.

Deux instituteurs ont successivement et vainement tenté de dégrossir le fils balourd d'un gros fermier de l'endroit. De guerre lasse, ils se voient contraints de déclarer au père qu'ils y renoncent.

Et celui-ci de répondre : « Ça ne fait rien..., je lui achèterai une machine à écrire ! »

Nous transmettons la recette au ministre Jules Destrée : c'est une solution originale à apporter aux difficultés résultant de la pénurie d'instituteurs.



Pourquoi Pas? à Paris

La maladie du président

Le président est plus malade qu'on ne l'avait cru. Est-il aussi malade qu'on le dit ? Le bruit court et certains journaux racontent que, bien avant l'accident, il donnait des signes de fatigue et même d'incohérence qui paraissent inquiétants. Le fait est qu'à présent, dans le monde politique, on met une singulière insistance à vouloir lui démontrer qu'il est malade, très malade. On lui joue la scène de Basile : « Quelle mine vous avez, Basile ! Basile, allez vous coucher ».

Ces conseils, manifestement, n'ont rien de désintéressé. Comme dit M. Millerand, les personnages consulaires se tiennent à la porte.

Lesquels ? On parle naturellement de Briand et de Barthou, à qui l'on attribue peut-être un peu complaisamment le monopole des ambitions souterraines. Mais, si M. Deschanel est, pour le moment, hors de combat, il y a quelqu'un qui pour le défendre est un peu là : c'est Mme Deschanel ; elle n'entend pas du tout quitter l'Élysée après trois mois de règne.

De toute façon, il semble que le premier péril soit passé. On attendra les vacances. M. Deschanel se reposera, et puis après on verra...

???

Mais comment expliquer cette défaillance nerveuse, chez un homme qui apparut toujours remarquablement bien équilibré, dont la vie n'eut rien d'orageux et qui dans toute sa conduite a fait preuve jusqu'à présent de la plus froide raison ?

Ah ! voilà, répond un psychologue. C'est que les apparences sont trompeuses. M. Deschanel est un passionné qui éprouve maintenant le grand désespoir des passionnés dont la passion est satisfaite. Il a trop longtemps désiré Marianne ; depuis qu'elle s'est donnée, il ne lui trouve plus ni jeunesse, ni saveur. Les poètes persans racontent qu'Alexandre, ayant fait la conquête du monde, parvint aux limites de la terre et, sur le rivage de la mer mystérieuse qui la borne, fut pris d'un grand désespoir. Il avait atteint le plus grand bonheur possible ; il ne lui restait plus rien à acquérir. Alors, il pleura, ayant compris qu'il n'y avait plus qu'à revenir en arrière et à mourir. C'est peut-être un sentiment analogue qui a saisi le président de la république parce qu'il avait considéré que la présidence de la république était le couronnement de sa vie.

Le triomphe de M. Millerand

M. Millerand, dans la séance du 28 mai, a remporté un triomphe parlementaire auquel on ne s'attendait pas et auquel il ne s'attendait peut-être pas lui-même.

C'est un orateur solide, précis, parfois un peu ennuyeux, parfois énergique ; mais, cette fois, ce fut un orateur brillant et même un orateur spirituel. Sa phrase sur les « personnages consulaires » qui se tiennent toujours à la porte et font que, moins que jamais, la république ne sera menacée d'une carence du gouvernement, a obtenu un véritable succès de rire. Clemenceau n'aurait pas dit mieux.

Les explications qu'il a données sont-elles pleinement satisfaisantes ?

C'est une autre affaire. On était inquiet de voir la thèse du forfait réduit, thèse anglaise, se substituer à celle des réparations intégrales déterminées par la fameuse commission que présidait M. Poincaré. M. Millerand, en somme, s'est contenté de répondre qu'il n'avait pris aucun engagement ; quant aux chiffres, qui ont été donnés dans les journaux, il les a donnés un peu au hasard pour fixer les esprits. Mais il ne borne pas là les légitimes espérances de la France. Tout en restant fidèle à l'esprit du traité, on peut déterminer des annuités fixes à payer par l'Allemagne sans préjudice d'annuités supplémentaires à fixer selon les capacités futures de paiement de l'Allemagne reconstituée. Fort bien ! Mais si l'indemnité fixe a l'avantage de mettre le débiteur en présence d'une dette certaine, l'annuité variable laisse subsister toutes les incertitudes que les partisans du forfait voulaient supprimer. On voit très bien l'Allemagne se ralliant à l'indemnité fixe, mais dissimulant sa situation pour ne jamais payer l'indemnité variable.

En somme, à l'examiner de près, le discours de M. Millerand ne rassure ni les partisans du système de la commission des réparations, c'est-à-dire de la dette indéfinie, ni les partisans du forfait. Mais en excellent avocat, il a su donner l'impression qu'il agissait au mieux pour les intérêts de la France, qu'il ne céderait pas devant les manœuvres de l'Allemagne. Et peut-être après tout, cette impression est-elle juste. Le patriotisme de M. Millerand est au-dessus de tout soupçon, on connaît son énergie, sa ténacité, sa puissance de travail ; il a toujours donné, et il donne encore, l'impression d'une force tranquille et sûre, d'une conviction bien arrêtée. Enfin, pour le moment, il est manifeste qu'il tient le parlement bien en mains.

???

Peu après la séance, M. André Tardieu causait dans les couloirs :

— Jamais, disait-il à un de ses amis, je ne voudrais faire quoi que ce soit qui puisse diminuer devant l'étranger le représentant de la France.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher ami, lui répondit son interlocuteur en lui frappant sur l'épaule. Et puis, n'est-ce pas, nous n'avons pas la majorité...

DÉMOBILISATION DE L'ARMÉE BELGE

VENTES PUBLIQUES

au P. T. R./LIÈGE, Champ des Manœuvres, à BRESSOUX
les VENDREDIS 11 et 25 JUIN 1920

Camions lourds, camionnettes, voitures voyageurs, châssis en ordre de marche et à réparer.

Visibles au P. T. R./Liège, les 10 et 24 juin de 9 à 12 heures. Demandez prospectus détaillés au directeur du P. T. R./Liège, Champ des Manœuvres à Bressoux, Téléphone 5102.

Les tramways LIÈGE-JUPILLE et LIÈGE-BRESSOUX
(départ de la place St-Lambert) font arrêt au Champ des Manœuvres, à Bressoux.

LES RUINES

Deux ouvriers traînent en scène une petite cabine en planches, sur roulettes. De face, une porte praticable dans laquelle se découpe une petite fenêtre-guichet. Sur la baraque, on lit en grosses lettres : « How quickly to see the battle fields » ?

La commère (lisant). — « Comment on voit rapidement les champs de bataille ».

Le compère. — Encore un nouveau bureau... à l'usage des Américains sans doute ? Les organisateurs s'entendent à la réclame... Des guichets ambulants... c'est vraiment aller au-devant des désirs du voyageur.

La commère. — Frappe un peu à la porte, pour voir... Un pèlerinage à l'Yser, nous pourrions bien nous offrir cela.

Le guide (ouvrant la porte et sortant de la cabine). — Yes, combien de visiteurs ? Quick !

La commère. — Monsieur et moi désirerions connaître vos itinéraires et vos conditions pour une visite à Nieuport, Dixmude, Ypres...

Le guide. — ...Dixmude, Ypres ! Vous en êtes encore là ? Mais vous retardez, monsieur et madame, vous retardez.

Le compère et la commère. — Nous ne comprenons pas.

Le guide. — Vous voulez voir des dévastations, des ruines, des décombres, des murs écroulés, des entonnoirs, des maisons éventrées, des quartiers sens dessus-dessous, des bâtiments en pièces, des moellons et des gravats... C'est bien cela que vous voulez voir ?

Le compère et la commère. — Oui.

Le guide. — Et pour cela vous voudriez faire des frais de voyage, fréter des autos, avaler des kilomètres, subir tous les ennuis d'un voyage dans des régions dévastées où vous trouverez à peine à manger et à boire ?

Le compère et la commère. — Il le faut bien.

Le guide. — Non, monsieur ; non, madame, il ne le faut pas. Lisez ce prospectus. (Il donne un prospectus à chacun.)

Le compère (lisant). — « L'administration communale de Bruxelles, désireuse non seulement d'attirer, mais encore de retenir, en ville, les étrangers de passage, a organisé des excursions aux champs de dévastation de façon à permettre aux voyageurs qui n'ont que 24 heures à consacrer à la Belgique de se faire une idée générale des ruines et destructions de la guerre. »

La commère (lisant). — « Tous les voyages au front sont résumés par une excursion aux ruines de la jonction Nord-Midi ».

Le guide. — D'autant plus que c'est merveilleusement organisé. Tenez, monsieur, suivez sur le plan. (Il ouvre la porte de la cabine, sur le battant intérieur de laquelle le plan est dessiné.) Les ruines de Bruxelles ont été divisées en trois zones : les secteurs A, B et C. Les ruines sont accumulées et disposées de telle façon que la visite peut se faire en une heure dix minutes. ...Et avec le plus grand confort. On a même le temps de s'arrêter vers le milieu de la route pour offrir un verre au guide. C'est facultatif. On visitera d'abord la première zone (secteur A, zone sud) comprise entre la gare du Midi et la place des Wallons avec ses voûtes en béton armé ; ...la rue du Miroir... souterrains à poutrelles... un kilomètre à travers des blockhaus et des abris en marmelade, aboutissant au grand couronné de la rue de Nancy.

Le compère. — Y a pas de danger ?

Le guide. — Non, à condition de mettre de fortes bottes pour les tesson de bouteilles... On effectuera ensuite l'étape Ravenstein-Longs-Chariots, qui constitue le second secteur provisoire. Boyaux à ciel ouvert... Tranchées-abris... Restes des anciens remparts... énormes entonnoirs... cinéma... La traversée de ce secteur peut se faire en tramway sur le pont provisoire.

La commère. — Et le troisième secteur ?

Le guide. — C'est celui où s'élevait, avant 1914, la caserne Elisabeth. Ce secteur est dédié au grand St-Laurent (tous se découvrent). Il comporte encore plusieurs bastions fortifiés et d'anciens couvents où les barbares teutons livrèrent, pendant toute la guerre, des combats acharnés, se terminant souvent par des corps à corps.

La commère. — C'est à vous donner la chair... de poule.

Le compère. — Les Américains doivent être épatés quand vous leur faites faire cette visite-là ?

Le guide. — Surtout que l'administration communale m'a rédigé un petit boniment fort bien fait que je sers aux touristes.

Le compère et la commère. — Oh ! dites-le nous.

Le guide. — Ah non ! je le répète vingt-cinq fois par jour.

La commère. — Mais nous ne refusons pas de vous payer le prix ordinaire.

Le compère. — Les passages les plus intéressants seulement... Tenez, par exemple, ce qui se rapporte au quartier de la rue de la Madeleine et du Mont des Arts.

Le guide. — Soit. (Prenant la voix d'un guide de ruines.) Mesdames et messieurs, le Mont Désert, que je vais avoir l'honneur de vous en donner l'explication et la visite, occupe le sommet de la position mortifiée du quartier de la Madeleine. En contrebas, le ravin que vous apercevez d'ici est le fameux ravin Stein, endroit depuis toujours historique. C'est ici que se livra, en 1910, une des batailles les plus célèbres de l'histoire de Bruxelles. Le 30 juin 1910, au lever du jour, profitant d'un épais brouillard, une armée de terrassiers, armés de pelles et accompagnés de charrettes, se livra sur ce terrain à une attaque brusquée. Alors que les occupants étaient sans méfiance, ils prirent pied sur celui de la montagne et, sous le commandement de l'entrepreneur Trullemans, élevèrent un rempart de terre qu'ils fortifièrent solidement. Ils s'y établirent sans coup férir, malgré tous les efforts des contribuables ; ils organisèrent si sérieusement la position qu'il n'y eut plus moyen de les en déloger. Ce rempart de terre est maintenant envahi par la végétation comme cela arrive pour toutes les ruines.

Le compère. — Quelle horrible chose tout de même, que la guerre !

Le guide. — Suivez le guide... Quelque temps après la prise du Mont Désert, une armée de charpentiers pénétra dans le ravin Stein et attaqua la construction du pont de bois provisoire qui offre une ressemblance frappante, comme vous pouvez le voir, avec le pont de bois du chenal de Nieuport.

Trois serveuses boches attachées à l'état-major de l'expatrim allemand du ravin Stein (Brasserie-Restaurant) s'étant portées trop près de quelques charpentiers, au cours d'une rencontre d'avant-postes, tombèrent entre les mains des femmes légitimes des dits charpentiers qui leur infligèrent des pertes capillaires sérieuses. Les charpentiers

ont été décorés. Cet endroit a été surnommé depuis lors « Chemin des Dames ».

Le compère. — J'en ai beaucoup entendu parler.

Le guide. — Du haut de la forteresse-pharmacie qui est au sommet de la butte, on aperçoit un panorama magnifique ; ne vous précipitez pas, il est défendu d'y aller. Pour mieux voir le toit de la forteresse d'où on voit le panorama, vous pouvez monter sur la bordure du trottoir... Suivez le guide... Du côté de la caserne Elisabeth, le sac du quartier fut conduit rapidement, tel le sac de Louvain... Les bâtiments vermoulus s'effondrèrent dans l'attaque ; il ne resta bientôt plus que des pans de murs, des tas de pierres et des boîtes de sardines vides qui voisinaient avec de vieilles marmites. Les habitants de ces parages s'empresèrent de planter parmi les ruines des jardins potagers. Mais les entonnoirs furent bientôt remplis d'une eau fétide et croupissante dont les miasmes délétères sont aussi dangereux que les gaz asphyxiants... Pour traverser cette zone dangereuse, le masque est obligatoire. (Il tend un masque au compère et un autre à la commère.) Venez par ici... Tournez la tête : vous voyez, d'un côté, le col de la rue Pachéco et, de l'autre, la gorge de la rue des Sables. Par où préférez-vous prendre le chemin ?

Le compère. — Prenons-le par la gorge.

Le guide. — Alors, venez avec moi... Vous pouvez ôter vos masques. Nous allons nous retirer sur des positions fortifiées d'avance. Il y a, en bas de la rue, un caviar où l'on trouve un scotch remarquable.

Le compère. — Le scotch de la victoire !

La commère. — Non, merci, très peu pour moi.

Le guide. — C'est comme vous voulez. C'est fini... Si ces messieurs et dames veulent bien ne pas oublier le guide... voici le plan des zones dévastées, le plan des trois secteurs... c'est mon petit bénéfice... Trois zones pour un franc.

RIDEAU.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
BANDES PLEINES JENATZY



Les finales des championnats militaires de l'armée, de football et de cross-country, ont été disputées avec un plein succès, dimanche dernier, à Bruxelles.

Tout s'est passé le mieux du monde, dans la plus aimable des compagnies.

Du bon sport, un public nombreux, beaucoup de toilettes claires se mêlant aux uniformes ; un temps superbe, une organisation parfaite.

Le roi honorait la réunion de sa présence et avait l'air radieux. Sa Majesté n'est-elle pas un peu... beaucoup, le promoteur de ces championnats qu'elle a dotés de deux magnifiques coupes ?

Pendant le half-time, notre souverain fit appeler dans la tribune royale le commandant Mollard, attaché mili-

taire français de l'air, en Belgique, et eut avec lui une assez longue conversation.

Certes, le sport du ballon rond intéresse toujours vivement le roi, mais celui du « plus lourd que l'air » jouit efficacement de toutes ses faveurs.

Et Sa Majesté ne manque pas une occasion de l'affirmer ouvertement.

PROMENADES EN AVION

au-dessus de Bruxelles

S'adresser à l'aérodrome d'Evere
(Syndicat national
pour l'étude de transports aériens.)



Tram 56 et vicinal
église Sainte-Marie-Dieghem
Téléph. : Brux. 1007

Depuis qu'il a été voir et applaudir l'incomparable professeur Bénévole, l'homme qui par la seule force de sa volonté réussit à faire vider par un « jass », qui n'a pas soif, un bock bien tiré, — très curieuse expérience de transmission de la pensée pour laquelle les sujets ne manquent pas — ce jeune aviateur de nos amis a ses nuits peuplées de cauchemars et de songes horribles...

L'œil de Bénévole le poursuit et il prétend être sous l'influence magnétique du « sorcier des Folies-Bergère ».

« Je ne crains qu'une chose, me confiait-il, c'est que ce diable de professeur ne me suggère de faire cocu mon brave camarade X..., que j'aime tant... C'est effrayant, mais je sens que je ne résisterais pas aux effluves.

— Sans blague ! Il est si fort que ça ?

— Ah ! mon pauvre vieux... mais rien ne résiste à sa volonté : il ferait sauter à la corde un rollmops, s'il le voulait. »

Camions à vapeur Clayton.

Camions à essence 2 à 5 tonnes en parfait état de marche.

S'adresser C. I. A. C., 3, rue de la Vallée, à Gand.

A la dernière fête donnée à Paris en l'honneur des familles nombreuses, la triomphatrice de la journée a été Mme Charissé. Elle vint danser sur la scène avec ses onze enfants. Son extrême jeunesse, nous dit *L'Auto*, la confondait avec ses jeunes danseurs. Véritable athlète au souffle infini, elle tint de longues minutes l'assistance sous le charme. En compagnie du docteur Bérillon, président de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française, elle va partir, avec ses onze enfants, pour une grande tournée de propagande à travers la France.

Si Mme Charissé avait la bonne idée de passer seulement un jour par Bruxelles, nous lui ménagerions une entrevue, qui ne manquerait pas de piquant, avec Pitje Laffon, que la chanson a immortalisé :

Pitje Laffon était un marchand d'sable,

Qu'avait pas d'femme, môme cinq petits garçons.

Pas de femme et cinq petits enfants... Ah ! de quoi Pitje Laffon ne serait-il pas capable s'il avait une Mme Charissé à sa disposition ?

VICTOR BOIN.

Le Coin du Pion



Année de l'Etoile belge :

Musique. — Jeune fille fam. dist. bon. violoniste, ch. bon violoncelliste ser. pour faire trios en fam. Désint. Ec. Y. G.

Est-ce que la jeune fille... ne serait plus jeune fille ?

???

Un ami du pion a cueilli, dans le discours, prononcé le 30 mai par notre premier, à la séance inaugurale de la Ligue sociale d'acheteurs, ces fleurs parasites :

...les peuples qui sont jonchés sur le sol...

...après la guerre, chacun a pesé ses plaies...

...je ne suis pas un antitemperant, je ne bannis pas le vin...

???

D'un reporter omnibus :

Vendredi soir, Mlle Gaby Morlay, artiste au théâtre du Parc, arrivée dans sa loge, a constaté la disparition de sa broche en platine, ornée de diamants et représentant un dirigeable. Le bijou, qui a une valeur de 25,000 francs, mesure environ 6 mètres de long sur 2 de large. Son signalement a été transmis aussitôt à tous les commissariats de l'agglomération.

Si la police ne met pas la main sur le coupable, ce sera une fois de plus l'occasion de dire : « la police informe ».

???

Du *Courrier des Ardennes belges*, 30 mai 1920, article sur les « seigneurs de Houffalize » :

Thierry avait épousé Philippe de Rumes. De cette union naquit une fille unique, Béatrice.

Le système de Thierry, combiné avec un système de primes, donnerait peut-être d'excellents résultats pour la repopulation des pays dévastés.

???

Du *Soir*, du dimanche 30 mai :

Fort récompense à celui qui pourra donner indications sur petite chienne, genre griffon, avec longue queue coupée courte...

Si cela peut intéresser le propriétaire, nous connaissons le ravisseur de son chien. C'est un vieillard de vingt à vingt-cinq ans, la barbe hirsute, le visage glabre.

???

Du *Larousse mensuel*, numéro de mars 1920, page 58, 2^e colonne, sous la signature de Léo Claretie :

Sa femme est toujours malade ; elle est cardiaque, morose, attristée et attristante, menacée d'une mort subite qui peut survenir d'un moment à l'autre.

Un médecin spécialiste nous a affirmé que c'est le propre non seulement de toutes les morts subites, mais même de toutes les morts.



PIPES
D
LES MEILLES

ULg - C.I.C.B.



709406498

LIBER

Lloyd Royal Belge

BILAN AU 31 DECEMBRE 1919

ACTIF

Réalisable :	
Caisse et banques	fr. 53,385,969.38
Effets à recevoir	331,596.23
Divers débiteurs et comptes succursales	23,423,918.14
Stock charbons et approvisionnements	898,052.90
Avances à nos filiales pour achat vapeurs	30,105,696.66
Immobilié :	
Matériel naval, sociétés maritimes et filiales	136,496,829.43
Immeubles et hôtel de la société	3,081,000.—
Fonds d'Etat	11,155,500.—
Mobilier	1.—
Compte d'ordre :	
Cautionnements statutaires	170,000.—
	Fr. 259,048,563.84

PASSIF

Envers la société :	
Capital	fr. 50,000,000.—
Réserve légale	434,998.21
Réserve spéciale service obligations	1,451,713.67
Fonds d'assurances	25,016,707.48
Fonds de provision et de renouvellement	25,150,172.90
Fonds d'amortissement :	
Solde au 31 décembre 1918	8,200,000.—
Plus dotation de l'exercice 1919	10,000,000.—
Envers les tiers (avec garantie spéciale) :	
Dettes hypothécaires	38,903,872.84
Envers les tiers (sans garantie spéciale) :	
Obligations émises :	
25,000 obl. 4 p. c. série A	
de 1,000 fr.	25,000,000.—
dont 511 amorties	511,000.—
Reste 24,489 oblig. en circulat.	24,489,000.—
Service des obligations	3,980,900.—
Divers créditeurs et comptes succursales	58,312,615.06
Voyages en cours	2,649,339.77
Compte d'ordre :	
Deposants statutaires	170,000.—
Profits et pertes :	
Bénéfices de l'exercice 1919	9,589,239.74
Plus report de l'exercice 1918	700,004.17
	Fr. 259,048,563.84

COMPTE DE PROFITS ET PERTES

DEBIT

Frais généraux	fr. 1,725,496.26
Intérêts des obligations	983,100.—
Amortissement du mobilier	35,126.58
Dotation du fonds d'amortissement	10,000,000.—
Solde en bénéfice	9,589,239.74
	Fr. 22,332,962.58

CREDIT

Intérêts, commissions, changes	fr. 2,478,326.60
Bénéfice d'exploitation	19,854,635.89
	Fr. 22,332,962.58

Répartition des bénéfices :

Bénéfice net	fr. 9,589,239.74
5 p. c. à la réserve légale ... fr.	479,461.99
6 p. c. dividende actions	3,000,000.—
	3,479,461.99
	Fr. 6,109,777.75
Antitièmes, conseil et commissaires 10 p. c.	610,977.78
	Fr. 5,498,799.97
Plus report du 2 ^e exercice	700,004.17
	Fr. 6,198,804.14
Dotation du fonds de réserve spécial	4,548,286.33
(Articles 43 et 64 des statuts).	
A reporter à nouveau	1,650,517.81

LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

Quel est le plus bel homme de Belgique ?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25

Devise :

L'art
pour
l'arc

Références :

Jeanne d'Arc,
Guillaume Tell,
Charles-Quint,
L'infante Isabelle,
Van Koppennolle



M. Hubert VAN INNIS,

Cafetier rue de Flandre,
Président et Roi du Tir à l'arc.

QUELQUES REMARQUES AUX ÉLECTEURS ET ÉLECTRICES

Nous n'entendons point impressionner nos lecteurs et lectrices en signalant les performances de M. Van Innis. Faisons simplement remarquer que le sport du tir à l'arc (*edelhandboog*) n'est pas plus roturier que celui du fleuret, du cheval, de l'aviron ou de l'avion.

On le verra bien au cours de la VII^e Olympiade, en la bonne ville d'Anvers.

Nous aurions pu publier un portrait de M. Van Innis, le buste constellé de croix, insignes et médailles, mais nos candidats méprisent ces artifices du concurrent d'en face.

M. Hubert Van Innis concourt sous le n° 4 de la série des Géraniums.